**Extrait : « Sans la mer, sans les femmes, nous serions restés définitivement des orphelins. ».** Qui se souvient de la mer, Le Seuil 1962, p. 20.

*Un lot d’hommes a été enlevé par les autorités, entraînant la raréfaction de la parole, qui se pétrifie, chez les habitants de la ville.*

Hier, pour la première fois, on entendit éclater une mitraillade. C'était Lkarmoni qui, ne pouvant plus se retenir, s'en prenait à sa femme. L'accès était si violent que les galets qu'il rejetait explosaient et délivraient le cri qu'ils renfermaient. Tous les locataires écoutaient. Nous comprîmes bientôt que ce n'était pas contre elle qu'il en avait mais qu'elle servait de truchement. Plus nous craignions qu'il ne s'étranglât avec ce qui passait par sa gorge, et plus sa voix se renforçait, frémissait. En un sens, il nous libérait tous. Gênée sans doute par la pierraille répandue autour d'eux, sa femme essayait de le calmer. La mer embrassait ainsi les pieds de l'homme jadis, se souvenant encore du temps où elle le portait.

Loin de se calmer, Lkarmoni hurla :

– Salope ! Putain !

Moi, je m’enfermais volontiers dans la pierre, je me faisais volontiers pierre, c’était la meilleure façon de lutter contre cette espèce de mort. Et ailleurs la mer élevait un seul murmure de lumière vers l’homme !

– Ils les restitueront, tu verras, disait Nafissa.

J’avais l’impression qu’elle voulait me réconforter, me consoler. Je n’avais pas le cœur à fendre les pierres, je ne discutais pas avec elle.

– Sans ça déjà, ils ont tant de monde contre eux. Qu’est-ce que ce serait alors, s’ils faisaient le moindre mal à ceux-là.

La sagesse de la mer finit toujours par l’emporter sur les trépignements de l’homme, j’étais prêt à la croire. J’aimais aussi, sans m’en rendre compte, le parfum de sel dans lequel sa parole me parvenait.

– Petit père, entendait-on la vieille Adra dire à son fils Ismaël, homme marié, père de plusieurs enfants, ne te tourmente pas pour des gens que nous ne connaissons pas, qui ne te sont rien. Là-haut, il y a quelqu’un qui voit tout. Il les préservera ; toi, tu n’y peux rien.

Elle ne pensait pas un mot de ce qu’elle disait mais préférait garder le tourment pour elle. Aux heures d’oisiveté comme en ont toutes les vieilles, elle en mâcherait le thym amer bouchée par bouchée en chantonnant une petite chanson.

Quoique ne supportant pas, comme nous tous, pareil coup, lui, Ismaël, n’élevait pas la voix, ne jetait la pierre à personne. Sa mère ne le déchargeait-elle pas de tout souci ? Il avait encore une autre femme pour lui chanter l’air à faire passer la frayeur : sa femme. Sans la mer, sans les femmes, nous serions restés définitivement des orphelins ; elles nous couvrirent du sel de leur langue et cela, heureusement, préserva maint d’entre nous ! Il faudra le proclamer un jour publiquement.